

## L'extase des jours

Jean-Marc Desgents, *Les paysages de l'extase*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 50 p.

Denise Brassard, *L'écueil des jours suivi de Les prisons*, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1997, 76 p.

Paul Chamberland, *Le froid coupant du dehors — Géogrammes 3*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1997, 98 p.

France Boisvert, *Les vents de l'aube*, Montréal, VLB Éditeur, coll. « Poésie », 1997, 70 p.

Hugues Corriveau

---

Number 90, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38060ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Corriveau, H. (1998). L'extase des jours / Jean-Marc Desgents, *Les paysages de l'extase*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 50 p. / Denise Brassard, *L'écueil des jours suivi de Les prisons*, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1997, 76 p. / Paul Chamberland, *Le froid coupant du dehors — Géogrammes 3*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1997, 98 p. / France Boisvert, *Les vents de l'aube*, Montréal, VLB Éditeur, coll. « Poésie », 1997, 70 p. *Lettres québécoises*, (90), 35–36.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Jean-Marc Desgents, *Les paysages de l'extase*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 50 p., 12,95 \$.  
 Denise Brassard, *L'écueil des jours* suivi de *Les prisons*, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1997, 76 p., 10 \$.  
 Paul Chamberland, *Le froid coupant du dehors — Géogrammes 3*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1997, 98 p., 12,95 \$.  
 France Boisvert, *Les vents de l'aube*, Montréal, VLB Éditeur, coll. « Poésie », 1997, 70 p., 12,95 \$.



# L'extase des jours

Ouvrir tout simplement l'apparence, et regarder dessous, sans gêne.

POÉSIE  
Hugues Corriveau

**A**INSI COMMENCE LE TRÈS BEAU RECUEIL de Jean-Marc Desgents, *Les paysages de l'extase* :  
*Ici, même s'il y avait la disparition*  
 [...] *il y aurait le silence,*  
*le mal intérieur, la loi du cadenas :*  
*c'est l'habitude séculaire de nos bons cœurs*  
*troués.*  
 (« Les premiers paysages », p. 9)

## Méditations sur la fragilité

Dans des poèmes de deux ou trois pages, le poète explore le sens sous-jacent au derme, à la pensée amoureuse quand elle ne craint pas d'aller du côté de l'au-delà. Ici, on découvre un sens aigu du vers libre et du rythme, une manière de dire les choses en parfaite harmonie avec son sujet. On croirait à une poésie murmurée au lit, entre les bras aimés. La poésie s'étale jusque dans la « fatigue » du poète qui visite le ciel. « Je descends dans la vie pour l'embrasser » (p. 10), dit encore le poète. Cette poésie est presque entièrement écrite au « on », à partir de ce lieu de la conscience claire. Je ne peux m'empêcher de me demander si le plaisir réel que j'ai eu à la lecture de ce livre ne tient pas en partie à ce gage de lucidité, surtout quand il y a du bonheur à l'horizon. Il semble tellement mal se porter ces temps-ci, celui-là.

Comme s'il fallait à tous crins être malheureux pour avoir droit à la parole. Elle est inquiète cette parole, bien sûr, mais assumée dans ses moindres déplacements, du derme au sens, du sens à l'élévation la plus haute (jusqu'à Dieu, comme il se doit, puisque Celui-là se pointe le nez bien souvent dans les textes actuels... mais bon, on s'y fait... le néant aussi, et on n'y regarde pas de trop près). Et aussi l'amour, l'éternel sujet :

*On voit l'amour dans son manteau d'hiver,*  
*on lèche le givre sur ses ailes.*  
*Petite bête grelottant sous la neige,*  
 [...] *l'amour est un voile, énigme sacrée.*  
 (« Les états seconds du paysage », p. 15)

Ce livre aurait pu s'intituler *Le goût du risque*, celui d'aimer et de rêver (« On se dit que les images de nos songes / seraient des misères de plus, / jetées sans but, ici-bas » (« Une traversée du paysage », p. 19), celui du questionnement et de la fragilité (« Esprits de ma terre tourmentée, / donnez-nous la peur, la vie / pour maintenir la beauté de

l'erreur ! » (« L'idée d'un paysage », p. 29) Quoique très court, ce recueil est formidable et il prouve qu'il ne s'agit pas d'en dire trop pour accéder à l'intériorité la plus vive. Onze poèmes d'une page et demie à trois pages, onze méditations sur l'extase, c'est-à-dire sur le bonheur de se savoir au monde, aux mots et à l'amour. Lisez *Les paysages de l'extase*. Y passe aussi le sens du sacré.

## Malgré l'abandon

Même si les thèmes de l'absence et de l'abandon peuvent paraître si souvent éculés, encore faut-il savoir en « reparler » d'une façon personnelle. Et Denise Brassard y parvient. On entre dans *L'écueil des jours* avec circonspection, en craignant leur poids de malheur. Et puis, l'auteur confie : « *cette pierre au creux de ton cou / roule sonore quand je crie / chaque spasme soulève / nos pas porteurs de ciel* » (p. 11). Il nous faut accompagner l'auteure alors qu'elle parle à l'autre, qu'elle le supplie : « *laisse-moi lier tes gestes / aux corps secrets des livres* » (p. 14). Je n'ai pas lu le premier recueil de Denise Brassard chez Gaz moutarde en 1994, mais ce deuxième recueil laisse croire à la venue d'une voix, belle et précise, aux accents lyriques parfois surprenants : « *entre ta banche et la lune / je pense à François Villon / le vent sirote un pendu / et me glace les os* » (p. 16). Le recueil est modulé par des pages noires, sans titre, d'une très belle densité. Sont-elles les trous noirs de l'absence, du doute, de l'inquiétude ? Sont-elles là comme signe d'une transition sans réponse qui nous permet d'accéder à la conscience de nous-mêmes ? Ponctuation de lecture, ces pages indiquent l'écueil entre chaque portion de paroles. Il faut alors traverser leur opacité pour trouver les trois *Prisons* qui ferment le recueil et s'attarder aux quatre très beaux textes qui constituent « Assises d'acier ». Ainsi vous saurez que « *dans les prisons les femmes / s'endorment en comptant / les soleils pendus aux cheveux des sirènes* » (p. 68) ou encore que « *les prisons s'éprennent des grands-routes / rêves de femmes aux pieds terreux / aux paupières de ciment* » (p. 69). Quoi qu'il en soit, voici un autre recueil qui vaut qu'on s'y arrête et qu'on le relise. Si la voix de Denise Brassard a l'intensité future des derniers textes de ce recueil, nous assistons là à la naissance d'une voix importante.

## Dehors, le froid

J'ai déjà rendu compte ici même des premiers *Géogrammes* de Paul Chamberland, ces textes qui « avoisinent le poème » comme l'indique la quatrième de couverture. L'essentiel de ces livres, c'est leur conscience, l'état d'urgence de l'auteur en face de la dégradation du

DENISE  
BRASSARD

L'ÉCUEIL  
DES JOURS



t



Jean-Marc  
Desgents



Denise  
Brassard

monde, cette façon qu'il a d'en consigner la faillite. Cette trilogie est inclassable, comme une sorte d'hybride, entre le journal intime un peu « pété », une poésie en prose ou en vers libres qui essaie de brouiller les pistes, un éditorial « néo-écolo-rageur », enfin quelque chose qui cherche, et c'est tout dire. Mais c'est fait pour qui au juste ? Le livre est cette fois un peu mince. Les sujets deviennent rabâchés tellement l'écologiste-planétaire, devant la dévastation, a fait des petits et des discours. Est-ce une raison pour se taire ? Évidemment pas ! Et Chamberland a raison de recommencer, inlassablement, à se désespérer ouvertement. Mais ce livre-ci accentue cette impression que le témoignage dépend exclusivement de la télévision, que la vie dont il est ici question n'est réellement aux prises qu'avec la vision glacée du petit écran.

Le livre s'insurge tout entier contre des horreurs, mais de loin, avec cette impression de ne pas y toucher. Faut-il aller au front pour comprendre les désastres et s'en insurger ? Évidemment pas ! Mais à force de dire que c'est à travers le téléjournal que nous viennent les choses, on sent comme un décalque écrit de l'impression lointaine, hors d'atteinte que l'image impose.

Bref, j'ai une réaction mitigée devant ce livre qui n'ajoute pas grand-chose à ce qui avait été publié auparavant. Ce que j'y ai retenu de plus stimulant est sans doute le questionnement du poète à propos de la poésie elle-même. « Tout vrai poème est irrépressible, dût-il, pour ne pas tricher, se rabattre sur l'énoncé le plus pauvre. » (p. 91-92) Dans l'urgence que ressent Chamberland, on ne trouve aucune pauvreté. Comment ne pas être ému devant ce texte d'une grande densité (surtout dans la dernière partie du livre, la meilleure, « L'Honneur humain ») :

*De toutes parts les lamentations des mères.  
Des hanches des épaules et de la gorge, lentement largement bercé, brassé,  
et arraché comme du poumon des forêts,  
se forme et monte un corps de nuées lourdes, chargées d'une foudre latente  
déferlant d'un trait aux masses continentales,  
marée soutenue — entendez-vous le fondamental grondement ? La terre émue chancelle dans ses rythmes,  
accueille et rend, bouleversée, l'ébranlement de partout*

*communiqué, répercuté.  
Des quatre horizons les lamentations des mères roulent  
et tonnent au-dessus de l'immonde  
en météore de la justice. (« Météore », p. 78)*

Si tout le livre avait cette force, comment pourrait-on ne pas penser aux plus grands textes de Chamberland ? Pour « L'Honneur humain », heureusement, le livre vaut le détour. À déguster lentement, avec cette misère de la petite musique qui nous susurre notre manque d'humanité.



Paul Chamberland

## Le froid de l'aube

D'une autre manière, mais aux sujets assez proches de ceux de Chamberland, on peut lire *Les vents de l'aube* de France Boisvert. On sait qu'elle n'est pas la moins « sautée » de nos auteures ni la moins « flyée ». Ici, elle ne renonce pas à ses revendications, à ses coups de poing, à ses dérives continentales. Normand Achim illustre ces textes de trois très belles photos : un corps à peine recouvert d'un drap blanc et deux photos de touristes consternantes qui donnent un je-ne-sais-quoi de « bête » au livre. Erreur de parcours. Qu'en est-il au juste de ces « Aubes venteuses » ? Eh bien, je ne sais trop. Regardons un texte, question de s'en donner une idée :

*Le long de mes épaules, flotte un drapeau, celui du cavalier drapé d'effluves, cipaye bindou, saphi d'Égypte, d'Orient en Occident, désormais Dragon de Cadre noir. La vie me fouette les sangs, transperce mon âme et je tombe, oxydée de part en part, aveuglée par la vision. (p. 17)*

Ce n'est pas rien ! Yolande Villemaire, dans ses plus extravagantes envolées, nous avait bien menés « itou », d'une autre façon, en Égypte, mais de manière moins « oxydée » au passage. Tenez, voici un autre « breuvage » villemairien : « Rouge, l'Égypte d'Osiris irise sa lumière noire. L'attirance agite et des parfums montent vers ceux qui damnent la vie. J'ai trouvé l'âme chez mes frères d'ombre. » (p. 33) France Boisvert est aussi tombée dans le jeu de mots (oh ! vilaine manie !) « je tue l'île nous vous ailes » (p. 59). Ça fait mal à ma sensibilité, ça ! Oh ! que ça fait mal !

À côté de ces petites choses, on a droit à une plainte contre la télé, les médias, les technologies modernes, les bourgeois, les banlieues, les voitures neuves, etc. Beaucoup de textes pour se plaindre du monde contemporain. Un jour viendra où on en fera peut-être l'éloge, qui sait ? Il aurait peut-être fallu que France Boisvert resserre un peu plus son sujet, qu'elle nous parle plus longuement de « la famille, cette contrée de la vengeance » (p. 52) qu'elle nomme en une formule splendide. Tout n'est pas mauvais dans ce recueil. Bien au contraire. France Boisvert est une auteure qui a du métier, qui visiblement aime écrire, encore faudrait-il qu'elle lâche un peu le cliché et les redites. Il faudrait citer *in extenso* le texte qui commence par « Je rêve du poème idéal » (p. 56), ou encore la suivre quand elle nous dit : « L'hiver est mort. La porte du monde s'ouvre et j'aspire à l'océan. J'habite une métamorphose [...]. » (p. 13) Cette dernière lui ouvrira peut-être autre chose que les éternels Internet, médias et ventes à bas prix dont on nous rabâche les oreilles à pleins poèmes, ces temps-ci.



France Boisvert

C'est à l'oeuvre  
qu'on reconnaît  
l'imprimeur



IMPRIMERIE QUEBECOR  
L'ÉCLAIREUR

Téléphone :  
(514) 856-7848  
(418) 839-7561